Document generated on 04/23/2024 9:33 a.m.

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Univers, fleuves et silences

Christine Dumitriu van Saanen, L'univers est, donc je suis, essai poétique, St-Boniface, Éditions des Plaines, 1998, 58 pages

Michel A. Therrien, *Fleuves de Mica*, Orléans, Éditions David, 1998, 58 pages

Georges Bourgeois, *L'E muet*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 58 pages

Michel Muir

Number 101, March 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/41693ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Muir, M. (1999). Review of [*Univers*, fleuves et silences / Christine Dumitriu van Saanen, L'univers est, donc je suis, essai poétique, St-Boniface, Éditions des Plaines, 1998, 58 pages / Michel A. Therrien, *Fleuves de Mica*, Orléans, Éditions David, 1998, 58 pages / Georges Bourgeois, *L'E muet*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 58 pages]. *Liaison*, (101), 36–37.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Univers, **fleuves et silences**

Michel Muir

Christine Dumitriu van Saanen,
L'univers est, donc je suis, essai poétique,
St-Boniface, Éditions des Plaines, 1998, 58 pages

Longtemps rejetée par le formalisme esthétique de l'avant-garde de la modernité, aujourd'hui désuète, la poésie visionnaire, pareille au phénix appelé à renaître de ses cendres, ou, au dire de Tacite, comme cet oiseau fabuleux qui, lorsqu'il sent ses jours révolus, construit un nid qu'il féconde, par la voix de Christine Dumitriu van Saanen, s'élance derechef parmi les étoiles, au milieu des «cathédrales», à la recherche d'ensembles suaves et d'harmonies cachées.

L'univers est, donc je suis, publié aux Éditions des Plaines, laisse un aperçu de ce qu'est la spéculation métaphysique appuyée sur des connaissances empiriques, à travers une écriture dite essayistique, traversée, de-ci, de-là, par les éclairs heureux d'une poésie qui surgit, au détour d'une phrase qui relève d'une prose savante aux ramifications imprévues, pour surprendre, pour charmer, pour représenter aussi que l'appréhension censée scientifique de l'univers, saisi dans ses mécanismes vertigineux, peut être simplifiée, sanctifiée, ennoblie par l'écoute d'un sang qui s'accorde parfaitement aux grands remuements des galaxies :

Mes sphères vibrent à l'écho
de l'humanité figée.
Les brumes n'ont pas laissé de traces
dans le noyau de mes pensées.
Les aurores ont tourné
comme le reste des objets sans poids.
Les fugues et les cantates de mon cœur
habitent le royaume de la gravitation.
Leur nombre est le dieu des quatre dimensions.
L'espace-temps (p. 38)

Conscience affûtée jusqu'à la perception intime de la mystérieuse loi de l'analogie universelle, sentiment profond des rapports subtils entre ce qui est palpable et l'indicible entrevu, héritière en cela, jusqu'à un certain point de la postulation baudelairienne, la poésie de Christine Dumitriu van Saanen, à des années-lumière de l'orthodoxie littéraire immédiate, porte le sceau d'un didactisme qui peut surprendre, à une époque où fleurit l'émotion qui amollit et qui abhorre toute élévation morale authentique; en outre, elle présente une vision singulière, tout ensemble cosmologique et cosmogonique, et une justification de ce qui existe, sous diverses formes, de toute éternité, dans un désir de comprendre ce qui échappe, mais qui interpelle chaque âme vivante, perpétuellement, amoureusement :

Métaphore du chaos
Jugement des messagers
Des cordes se cachent dans les plis des mesures
Géométrie du silence
Archange du pouvoir
Des mains volent en signe de rédemption
(p. 74)

Michel A. Therrien, *Fleuves de Mica,*
Orléans, Éditions David, 1998, 58 pages

Nos coeurs tanguent
À la cadence lente des marées

Sur les battures étincelantes du mica
Nos pas avancent vers l'horizon des siècles
(p. 19)

Ces vers, tirées de *Fleuves de mica*, de Michel A. Therrien, résument la démarche poétique intuitive que privilégie l'auteur : à la fois illustration d'un romantisme sentimental qui tend vers l'universel, soumission faite de modestie devant les forces

multiples du réel, obstination millénaire de l'être qui, malgré les écueils semés sur sa route humaine, poursuit sa quête de l'Autre tant pressentie, qui tantôt s'approche, tantôt s'enfuit. Éloignée de toute la truculence qui caractérise le discours poétique attaché à l'appel des sensations brutes, la poésie de Michel A. Therrien, inspirée par une grande effervescence de rêve, accède à l'éther d'un dire aéré, évocateur de l'onirisme littéraire traditionnel :

Nous avions l'âme en berne et l'avenir
à la déchirure (p. 37)

La poésie de cet auteur, qui publie son premier recueil, a le mérite de nous transporter dans un univers singulier, à l'encontre de l'univers social commun, où, dans des paysages rêvés, comme longuement sécrétés par ce laborieux artisan du verbe, les métaphores qui nous semblent familières quittent les rivages connus, pour s'élancer vers la haute mer; une poésie qui, par l'affirmation explicite de sa présence incantatoire, occupe un espace qu'on a oublié, enrichie qu'elle est par une volonté qui nous ouvre à nouveau le regard sur ce qu'il reste à redire :

Déjà les automnes

De la parole nouée au tronc de l'arbre
À tes pas dans la plaine
Et aux fresques de neige dans nos yeux
(p. 81)

Georges Bourgeois, *L'E muet,*
Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 58 pages

Quiconque peut observer ce fait : le moins que l'on puisse dire, au sujet de la production poétique de l'Acadien Georges Bourgeois, c'est qu'il ne se soit pas acharné à inonder l'espace culturel, déjà restreint et toujours menacé d'exil, de la littérature poétique. Ambition modérée teintée (peut-être?) de modestie qui ne l'empêche nullement de faire paraître son plus récent recueil de poésie, *L'E muet*, son troisième aux Éditions d'Acadie. Publication qui réjouira un lectorat qui goûte la simplicité d'une parole résolument dépouillée des stratégies propres à mettre en valeur le message. Si, au hasard des énoncés, des images se forment, elles jaillissent d'elles-mêmes : façonnées par le sang de la personne qui se souvient d'avoir été, elles éclatent, à la faveur d'une blessure causée par un éclat de mémoire.

J'ai le souvenir de toi rayonnante comme une
supernova dans des cieux postmodernes (...)
J'écris pour atteindre ton cœur de femme, car c'est là
que j'y ai découvert le mien (...)
Ton sourire gravite dans ma mémoire
mieux que la
lune autour de la terre (p. 18-19).

La poésie de Georges Bourgeois emprunte à une sorte d'ébriété qui fait de la phrase qui en est emportée un roulis incantatoire de mots, un tangage d'émotions, le sillage troublant qui en résulte, où est entraîné le lecteur, figure assez bien la dynamique de cette écriture : les énoncés s'enchaînent dans une rythmique ardente qui soulève le poète, au point qu'il n'a de cesse, pour se délivrer des mots qui le gonflent, de nous les jeter, à pleines mains, comme on lance des couronnes d'épines dans la nuit, comme on lance une amarre vers ses propres étoiles :

Si tu pensais à moi autant que je pense à toi
si tu pensais à moi autant que ça
le pâle soleil de janvier sur la neige trop blanche
me crèverait les yeux à force de silence
(p. 15)

Éminemment thérapeutique, l'écriture de cet auteur participe surtout de la langue parlée, constituant ainsi un réel trait d'union avec le lecteur, sans jamais l'égarer sur les sables mouvants d'une émotion qui agonise; il n'est pas d'ailleurs jusqu'à son volontaire débridement qui n'aboutisse à la clarté qui exorcise la personne qui se livre aux charmants jeux du langage poétique, récompense de l'effort déployé à se dire, à se découvrir, et, pour finir, à rejoindre l'être idéal pour lequel la parole a été amorcée, en dépit duquel elle se poursuivra, pour que le poète puisse renaître de tous ces mots dispersés :

tu as le regard anxieux de la bête piégée (...)
la parole n'importe plus
tout est pardonnée
il n'y a pas de petits drames
il n'y a que des enfances volées (p. 67).